

LE COW-BOY DE NEW YORK
Une aventure de l'inspecteur Giacomo Ferraldi

Frank Périllat

Éditions ThoT
Polar

*Je trouve prodigieux et unique la faculté de donner vie à des
personnages et à une histoire dans toute sa complexité.*

*Mes héros de fiction m'ont emmené
bien plus loin que je ne l'aurais imaginé.*

Frank PÉRILLAT

*Les seuls chemins qui valent d'être empruntés sont ceux qui mènent
à l'intérieur. Et lorsqu'on pénètre dans sa nuit,
la première chose qu'on découvre, c'est qu'on est captif d'une geôle.
Y demeurera-t-on toute son existence ? ou réussira-t-on à s'échapper ?*

Charles JULIET, *Dans la lumière des saisons*, éditions P.O.L

Le vieux Ed Whitman ouvrit l'unique tiroir de la table qui lui servait de bureau et en sortit une petite boîte métallique. Il en versa tout le contenu et le regarda sans y toucher. Puis il prit une photo jaunie par les années et la caressa lentement avec son index. Le visage de Mary Hanson, la seule femme qu'il ait aimée de tout son cœur, était toujours aussi expressif et délicat. La photo n'avait en rien altéré sa beauté et son regard pénétrant. Il fixa longtemps l'image avant que des larmes ne lui coulent le long de ses joues mal rasées. Il avait été prêt à tout arrêter pour elle et à changer de vie pour partager la sienne, mais ce maudit hiver de l'année 1897 en décida autrement. Mary ne supporta pas les températures records du mois de janvier. Elle prit un mauvais coup de froid et le traîna jusqu'au printemps. Elle avait perdu beaucoup de force et était dans un tel état de faiblesse, que son cœur lâcha au moment où Whitman croyait qu'elle était tirée d'affaire avec le retour des beaux jours.

Whitman mit plus de six mois pour s'en sortir et reprendre un semblant de goût à la vie, mais jamais les choses ne furent pareilles après cette tragédie. Il quitta les régions sauvages de l'Ouest pour gagner les grandes villes de la côte Est. Il habita quelque temps Philadelphie où il occupa différents emplois dans la sécurité des biens et des personnes avant de rejoindre New York où il travailla jusqu'à sa retraite pour une importante

compagnie d'assurances. Il devint l'un de leurs meilleurs enquêteurs et parvint à déjouer quelques arnaques qui auraient pu mettre la compagnie sur la paille.

Whitman s'essuya les joues du revers de sa manche, et reposa la photo de Mary dans la boîte. Il n'osa pas toucher une mèche de ses cheveux qu'il avait pris soin de couper avant qu'elle ne soit mise en terre. C'était trop dur, même après toutes ces années. Il prit la lettre destinée à Giacomo et la posa sur la boîte. Puis il fouilla plus profondément dans le tiroir et en sortit un pistolet automatique. Un gros colt de calibre 45, robuste et précis. Les 1,2 kilo de l'arme pesaient lourd dans sa main, mais il la tenait fermement. Il avait décidé d'en finir avant que cette fichue maladie qui le rongait depuis trop longtemps ne vienne à bout de sa carcasse. Il quitta le bureau et alla s'asseoir lourdement sur une chaise. Toutes ces années passées à cheval à poursuivre des truands lui avaient bousillé les reins. Il ouvrit la bouche et y introduisit l'arme préalablement retournée. Il remonta le canon vers le haut jusqu'à toucher son palais et ouvrit les yeux qu'il avait auparavant fermés. Puis il regarda le soleil d'automne se refléter sur les vitres, et appuya sans hésiter sur la détente.

Baptisé « l'île aux mouettes » par les Indiens avant de devenir plus tard « l'île du Gibet » parce que l'on y pendait les pirates qui avaient eu le malheur de tomber entre les mains des autorités, Ellis Island, petit banc de sable à l'embouchure de l'Hudson entre le sud de Manhattan et les rivages du New Jersey, était l'endroit où, à partir du milieu du 19^e siècle, les immigrants posaient pour la première fois le pied sur le sol des États-Unis. Ces derniers finirent par la surnommer « l'île des Pleurs », au vu des situations dramatiques que connaissaient la plupart de ces centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient tout quitté pour connaître un avenir meilleur. C'est ici

que débarqua un jour de septembre 1892 la famille Ferraldi dont Giacomo était le seul garçon. Il avait tout juste deux ans, et allait devenir l'un des policiers les plus efficaces de la ville de New York.

C'est à tout cela que ce dernier songeait en écoutant le sermon du prêtre au centre du vieux cimetière municipal où Ed Whitman allait être enterré. Giacomo, la quarantaine passée, un visage carré, des yeux sombres enfoncés dans leurs orbites, et une grosse masse de cheveux noirs, ne comprenait pas comment son ami avait pu se faire ainsi sauter la tête. C'est son voisin qui avait prévenu la police après avoir entendu le coup de feu. Giacomo ne s'était jamais douté de rien et ne savait même pas qu'il était malade. C'était pourtant du Ed tout craché avec son tempérament aussi rigoureux qu'un blizzard de montagne. Il avait toute sa vie introvertie ses émotions, et ce n'était pas à soixante-dix ans passés qu'il allait changer. Giacomo culpabilisait néanmoins. Il aurait pu faire quelque chose pour lui si ce vieux bougre ne lui avait pas menti par omission. Il avait vécu en solitaire durant toute sa vie, et terminait celle-ci de la même manière. Cette femme sur la photo qu'il avait trouvée dans une boîte avait dû occuper une place importante dans sa vie, mais il ne lui en avait jamais parlé. Il réalisa que plus personne à présent ne se souviendrait de lui, hormis une poignée de livres relatant brièvement ses exploits d'une époque révolue.

Les grosses masses nuageuses amoncelées au-dessus de la ville semblaient accentuer la tristesse de cet après-midi. Giacomo regarda le cercueil descendre lentement dans la tombe. Puis il alla serrer la main du prêtre pour le remercier avant de quitter le cimetière. Il ne savait pas s'il devait rentrer ou marcher pour soulager sa peine. Le vieil homme allait beaucoup lui manquer. Il avait toujours été présent dans les coups durs, et s'était avéré être une aide précieuse sur plusieurs affaires sensibles. Giacomo

tâta à travers sa veste le colt 45 Peacemaker que lui avait offert Ed quand il avait enquêté sur sa première affaire criminelle après avoir été promu inspecteur. Il en avait eu les larmes aux yeux et s'était promis d'en prendre soin jusqu'à la fin de ses jours. C'était un revolver robuste et d'une bonne précision. Il était extrêmement puissant et agréable à la main.

— *Il te servira sûrement !* lui avait-il dit. *Tu trouveras des cartouches pour te réapprovisionner à cette adresse. C'est un bon armurier qui a l'amour du travail bien fait. Tu lui diras que tu viens de ma part, et il te chouchoutera comme si tu étais son meilleur client. Je l'ai tiré d'un mauvais pas il y a quelques années de cela, et il s'imagine toujours m'être redevable de quelque chose.*

— *Tu es vraiment sûr de vouloir me l'offrir ?*

— *Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse à présent ? Je suis à la retraite depuis bien longtemps maintenant, alors autant qu'il te serve encore et qu'il te soit utile ! Crois-moi, il vaut largement les armes que l'on fabrique maintenant.*

Giacomo déglutit, et sortit la lettre que lui avait laissée Ed à son attention. Il l'ouvrit, et la relut.

Giacomo !

Quand tu liras cette lettre, je serai passé de l'autre côté. C'est sans doute triste, mais c'est comme ça. J'aurai rejoint le Grand Esprit comme disent les Indiens. J'espère seulement qu'il ne sera pas trop mécontent de ma vie. Je peux te dire que tu as été comme mon fils depuis que nous nous sommes rencontrés. J'ai souvent été fier de toi, et j'ai aussi souvent eu peur pour toi ! Tu t'en es toujours bien tiré et je te fais confiance pour la suite. Je te laisse un double des clés de mon appartement. Tu iras prendre ce qui t'intéresse, puis tu les donneras au

responsable du secours populaire du quartier pour qu'il puisse tout débarrasser et tout donner aux plus pauvres. Je ne vais pas m'étendre plus. J'ai toujours eu du mal à écrire des lettres. Bon courage, mon gars, et bonne chance. Tu en auras besoin !
Ton ami Ed !

Giacomo inspira profondément, puis expira lentement. Il aurait peut-être dû accepter la compagnie de John McFerry pour se sentir moins seul. Sa main droite tremblait légèrement. Il la fourra dans sa poche en même temps que la lettre. Il n'avait aucune raison de ne pas se couter ce soir. Il ne savait pas s'il devait remettre les pieds dans l'appartement d'Ed. La douleur était déjà assez vive comme ça sans en rajouter davantage. Puis il décida de prendre un taxi et de rentrer au commissariat. Il ne voulait pas se retrouver chez lui à se morfondre dans la solitude de son trois-pièces.

Le taxi traversa rapidement la ville et le déposa devant le commissariat. Il régla la course et entra dans le bâtiment. Il monta au troisième et s'assit derrière son bureau recouvert de papiers. Tout le monde se préparait pour la cérémonie que donnait le maire en l'honneur de la police. Il avait promis au commissaire de se joindre à eux après l'enterrement, mais il n'avait pas le cœur à faire la fête. Il quitta sa veste et alla jusqu'à la fenêtre la plus proche pour regarder la rue qui peu à peu s'illuminait avec le crépuscule. Il laissa son esprit vagabonder un moment avant de repenser à toute l'affaire Bannerman, et à sa folie dévastatrice.

Tout avait commencé le 5 octobre de cette année 1934, après le vol de deux cents kilos de dynamite dans un chantier à la périphérie de la ville. Une plainte avait été déposée par la société minière Ross McNab, et une enquête avait été ouverte. Ferraldi avait été chargé par son supérieur, lui-même mandaté par le

directeur de la police et le maire en personne, de tirer cette histoire au clair bien qu'aucune victime n'ait été à déplorer. La quantité d'explosifs volée avait en outre de quoi inquiéter les forces de l'ordre qui prenaient très au sérieux cette affaire. Leur mauvais pressentiment se révéla justifié deux jours plus tard quand un entrepôt des services municipaux explosa en pleine nuit. L'endroit n'était fort heureusement pas habité, mais des débris furent projetés de l'autre côté de la route qui longeait les docks et brisa quelques vitres d'appartements. Les pompiers mirent trois heures à éteindre l'incendie, puis il fallut attendre jusqu'au début de l'après-midi que les cendres soient refroidies pour s'aventurer dans les décombres.

L'odeur était suffocante et Giacomo dut se mettre un mouchoir sur le nez pour pouvoir avancer parmi les débris. Il marchait avec précaution sur des planches noircies et encore fumantes. Le chef des pompiers était avec lui et lui prodiguait des conseils de prudence.

— Faites attention où vous mettez les pieds, bon sang ! dit-il à Giacomo.

— Ne vous en faites pas, répondit ce dernier en levant la main pour le rassurer, je fais aussi attention que si je marchais sur des œufs. Vous pensez qu'il a fallu beaucoup d'explosifs pour tout faire sauter ?

— Le bâtiment n'était plus tout jeune et quelques kilos de dynamite bien placés ont fait l'affaire. Mais pourquoi faire sauter un entrepôt municipal désaffecté ? demanda-t-il à son tour.

— Pour nous montrer qu'ils savent s'en servir.

— Vous croyez qu'on a affaire à une bande de cinglés ?

— Aucune idée, mais je compte bien le découvrir. Il n'y a aucun moyen de trouver des indices dans tout ce fatras ?

— J'ai bien peur que non ! L'incendie a tout fini de détruire.

— Bon, alors il est inutile que je m'attarde plus longtemps. Il faut que la nature de cet incident reste entre nous. Je suis sûr que le maire et les autorités de la police voudront faire passer ça pour un accident avant d'être sûrs d'avoir affaire à un acte criminel.

— Ne vous en faites pas ! Nous savons tenir notre langue quand il le faut !

— Merci, et à bientôt ! lui dit Giacomo en lui serrant la main avant de s'éloigner pour rejoindre sa voiture.

« Bon sang ! », pensa-t-il alors qu'il roulait en direction du centre-ville. « Tout ça est de mauvais augure. Ça pue la sale affaire à plein nez ! » Nulle part ailleurs la crise n'avait frappé aussi fort qu'à New York, et la ville commençait à peine à se relever de la Dépression. Un tiers des entreprises avaient fermé leurs portes au cours de cette période maudite, et si une bande de désaxés se mettait à répandre la terreur en posant des bombes, la population n'avait pas fini d'en baver et d'avoir peur. Il repensa à la misère qui s'était répandue à travers la ville comme la peste au Moyen-Âge. Heureusement que son père n'avait pas connu ça, sinon, il s'en serait peut-être voulu d'avoir incité sa famille à immigrer aux États-Unis. Sa mère, Dieu merci, s'en sortait honorablement avec sa maigre pension, mais même les premières années de toute la famille sur le territoire américain n'avaient pas été aussi ténébreuses. On commençait à reprendre la construction des gratte-ciel qui avait été interrompue par manque de fonds. Giacomo regardait en frissonnant les ouvriers jouer les équilibristes sur les poutrelles d'acier. Pour rien au monde il ne serait monté là-haut. Puis il arriva devant le commissariat central de Manhattan sur Center Street, prit une allée à droite, et se gara derrière le bâtiment. Il traversa le parking, poussa la lourde porte de derrière, et monta au troisième étage. Il sentait que cette journée n'était pas prête de se terminer.

— Alors ? demanda le commissaire William Gardner à Ferraldi lorsqu'il fut rentré.

— Ça sent mauvais ! répondit Giacomo inquiet. Il n'y avait aucune raison de faire sauter cet entrepôt si ce n'était pour faire un coup d'essai et nous livrer un message en même temps.

— Il faut s'attendre au pire selon vous ?

— J'en ai bien peur !

— Le vol des explosifs et ce qui s'est passé cette nuit sont liés ?

— Sans aucun doute !

— Nom de Dieu, murmura le commissaire avant de demander :

— Aucun indice, je suppose ?

— Aucun risque. Tout ce qui n'a pas été détruit par l'explosion a brûlé pendant plusieurs heures avant que les pompiers en viennent à bout. Tout est calciné.

— Vous voulez commencer par quoi ?

— Par tous ceux qui sont fichés et qui s'y connaissent en explosifs. Peut-être qu'avec de la chance nous aurons rapidement quelque chose à nous mettre sous la dent.

— Je nous le souhaite ! se plaignit le commissaire. Sans quoi, ça va faire du remue-ménage en haut lieu. Il y a encore de quoi faire de jolis feux d'artifice avec deux cents kilos de dynamite. Il faut trouver Ferraldi, et vite, avant que le Bureau des Investigations ne vienne y foutre son nez et essaye de nous tourner en ridicule ! Vous savez que je ne les supporte pas ! Leurs pouvoirs viennent tout juste d'être accrus à la suite de l'enlèvement du petit Lindbergh. Toute une nouvelle série de délits vient de passer sous leur juridiction, et je ne veux pas être leur larbin s'ils se mêlent de cette affaire.

— Oui, je sais ! Je m'y mets tout de suite ! répondit-il avant de quitter le bureau.

Giacomo n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Il savait que le Bureau des Investigations n'allait pas mettre longtemps à rappliquer si l'affaire dépassait les compétences de la police. Du moins, c'était ce qu'il allait invoquer pour s'ingérer en toute impunité dans cette enquête. Il fallait au plus vite avoir quelque chose de concret avant que les *G-men* (abréviation pour *Government men* restée dans les annales depuis l'arrestation en septembre 1933 du gangster « Machine Gun Kelly » par des agents du Bureau des Investigations) ne débarquent et ne prennent la direction des opérations.

Il descendit au premier étage et alla consulter le fichier central. Il expliqua au responsable ce qu'il recherchait et ce dernier lui apporta quelques minutes plus tard un carton de taille modeste qui contenait une trentaine de fiches cartonnées. Giacomo s'installa à une table prévue à cet effet, et commença de rechercher lequel de tous ces personnages pouvait avoir un lien avec ce qui s'était passé cette nuit.

— Combien de temps ? demanda Ed Whitman au docteur qui le suivait depuis le début de son cancer.

— Quelques semaines tout au plus ! Je suis navré, monsieur Whitman.

— Pas autant que moi ! répondit-il.

— Il existe quelques nouveaux médicaments qui pourraient vous soulager jusqu'à un certain stade. C'est à vous de décider. Je sais que vous en avez assez, mais pourquoi souffrir inutilement ?

— Pour se sentir encore vivant malgré tout ! répondit Ed en se levant. Merci pour tout, docteur, mais je crois que l'on ne se reverra plus.

— Bon courage, monsieur Whitman, mais n'oubliez pas que je suis là si vous avez besoin de moi ! lui dit le praticien en le regardant quitter son bureau.